

Le sujet comme effet de coupure

Nazir Hamad
Psychanalyste, CMPP Morsang/Orge

Je commencerai mon intervention en exposant rapidement deux vignettes dont l'une est clinique et l'autre n'est pas sans rapport avec la clinique.

La première est l'histoire d'une jeune fille de 9 ans qui posait de sérieux problèmes dans l'apprentissage du français. La mère qui l'avait accompagnée pour son premier rendez-vous paraissait très déçue de sa fille. Elle s'était mise à parler d'elle à la troisième personne sans me la présenter ou l'appeler par son nom. La mère parlait de la boulimie de sa fille, de son obésité et de son manque d'intérêt pour tout ce qui était scolaire ou activités sportives. Elle m'avait donné l'impression de souffrir d'elle beaucoup plus qu'elle ne souffrait pour elle.

Pendant que la mère déversait ainsi sa colère contre sa fille, celle-ci, qui n'avait pas eu la moindre occasion de s'exprimer, s'était levée pour aller vers le tableau qui se trouvait dans mon bureau, pour dessiner et pour écrire quelque chose. Le résultat n'était qu'une écriture en attachée d'un groupe de lettres : ELAFIN.

Interrompant l'entretien avec sa mère, je me suis adressé à Tania pour lui demander de me lire ce qu'elle venait d'écrire. Elle m'a répondu qu'elle ne savait pas lire. Je lui ai demandé alors si elle ne savait pas lire le tout, de couper ce qu'elle avait écrit comme elle voulait et d'essayer de lire, si cela lui était possible. Elle a coupé le groupe de lettres pour en constituer les deux petits groupes suivants : ELA FIN. Elle a lu ELA FIN en insistant sur les lettres encore une fois. Je me suis adressé encore une fois à elle, l'invitant à couper encore une fois si elle le souhaitait et à essayer de lire le résultat. Elle a procédé de la même façon.

Elle s'est mise à examiner le premier groupe, et pendant qu'elle lisait ELA, la coupure s'est imposée d'elle-même et elle a lu : El A fin, et puis excitée, elle a rajouté : « Je sais lire alors ! ». Je lui ai répondu : « Vous voyez Tania, vous avez écrit la phrase que votre mère vous a dictée. C'est comme à l'école, on vous dicte plein de savoir, et vous, vous répondez tout le temps que vous ne savez pas lire. C'est l'ogre qui ne sait pas lire. Votre mère dit que vous mangez comme un ogre et l'ogre n'a pas de nom, on l'appelle ogre c'est tout. Votre mère a oublié de me dire comment vous vous appelez, alors vous avez écrit ce qui est devenu pour vous votre nom : ELAFIN. »

La deuxième vignette est fondatrice, même si la première l'est aussi d'une certaine manière. Il s'agit ici de l'histoire de la révélation en Islam. Je la relate rapidement.

La tradition musulmane rapporte que la révélation commence par l'injonction de lire faite à Mahomet par l'archange Gabriel. Mahomet, toujours selon le dogme, était ûmmî,

c'est-à-dire « quelqu'un auquel on ne prête aucune formation spéculative ou scriptuaire », donc ne sachant pas lire. Il répond à l'injonction, guidé d'abord par son ignorance de ce même savoir dont il est porteur et auquel l'Archange lui intime l'ordre de s'ouvrir. Le Prophète lui dit : « Ma ana bicare. » Autrement dit : « Je ne lis pas. » Le traduire de la sorte enlève à cette réponse son équivoque. Si je dis : « Ma ana bicare » cela ne veut pas dire la même chose que si je disais : « Ma ana becaré ? » avec un point d'interrogation. Cette deuxième forme veut dire : « Qu'ai-je à lire ? ». J'y reviendrai plus loin.

L'Archange désigne l'Autre, ce lieu d'où le Prophète pourrait obtenir l'autorisation de lire puisque la révélation commence par :

« Lis au nom de ton Seigneur qui a créé !

Lis !

Car ton Seigneur est très généreux

Qui a instruit l'homme au moyen du calame,

Et lui a enseigné ce qu'il ignorait. »

(Coran, Sourate XCVI, « Le caillot de sang », trad. D. Masson, La Pléiade).

C'est autour de cet événement originel que l'Islam va engager la polémique avec les deux autres religions monothéistes. Pour l'Islam, le Coran est une dictée divine enregistrée par le Prophète, et celui-ci n'est qu'un messager chargé de transmettre la parole divine. Aussi la forme littéraire du coran est-elle considérée par l'Islam comme un miracle de style supérieur à tous les miracles physiques qui, dans les autres religions apparaissent comme des signes du Créateur.

« Les Prophètes de l'Ancien Testament sont considérés comme les porte-parole, les interprètes et les instruments de Dieu. Ils transmettent les messages divins selon leurs moyens habituels de concevoir des images et des idées et de les exprimer. Pour les Chrétiens, le Christ est beaucoup plus qu'un prophète (...) il est le Verbe de Dieu lui-même fait chair.. » (*ibid.* Introduction)

Si je fais un rapprochement entre les deux lectures, et qu'on me pardonne cette comparaison osée, c'est pour dire qu'il s'agit là des deux lectures, dont l'une est profane et l'autre sacrée, de cette même dictée. Mais si dans le premier cas, celui de la jeune fille, la coupure introduit le sujet au champ de l'Autre pour le surprendre par l'effet en retour de son propre message ; dans le cas du Prophète, c'est le statut du verbe qui donne au message son caractère sacré. Autrement dit, la lecture est profane dans la mesure où le verbe n'est le verbe de personne et le sujet se signale grâce à l'opération de coupure que le lecteur opère dans la dictée qu'il reçoit comme un commandement de lire. En revanche, la lecture est sacrée quand le verbe se confond avec l'Autre en tant que créateur. Et dans ce sens, le commandement de lire n'est pas une opération de coupure. L'Autre n'est plus le lieu d'où nous revient notre propre message sous une forme inversée, comme le dit Lacan, mais tout bonnement, l'Autre qui fait des injonctions ou du moins, il en envoie les signes. Alors comment dispose-t-on de ce message ? Prenons encore un exemple clinique.

Deux difficultés classiques rendent la lecture impossible chez les enfants. Le déchiffrement pénible où l'enfant passe en revue toutes les lettres qui entrent dans l'écriture d'un mot rend la lecture impossible. Le déchiffrement n'est pas la lecture. Celle-ci exige la chute de la lettre ou son invisibilité. Cette chute implique sa fusion dans le phonème pour faire corps avec lui. Dans *La lettre volée*, Lacan nous apprend que dans les jeux des signifiants persistent des jeux de la lettre qui, par sa place, détermine la position du sujet de l'inconscient et par son ordre, impose sa loi à l'ordre du corps. La chute de la lettre qui autorise la lecture et structure l'ordre signifiant, fait le lecteur. Mais dire chute de la lettre représente à mes yeux la chute de l'ange par excellence, dans la mesure où cette chute est corrélée avec la chute de la langue maternelle ou de la langue du paradis. La langue maternelle ne devient la langue du discours commun que grâce au refoulement qui la frappe. Posséder cette langue pour la faire sienne représente, pour rester dans la métaphore de la chute de l'ange, la découverte par le parlêtre¹ que le langage n'a de clé que dans la vérité qu'il génère lui-même.

La deuxième difficulté classique est celle que l'enfant calligraphe nous présente. L'enfant calligraphe s'applique, prend son temps, et reste à cause de cette même application, à la traîne. Les parents, fiers, présentent les cahiers de leur enfant en insistant sur la qualité de son écriture. L'enfant est l'artiste parfait, et cela chagrine d'autant plus les parents de voir de tels talents se perdre sans que l'enfant obtienne le résultat scolaire escompté. Cela ressemble étrangement à l'histoire de la calligraphie chinoise suspendue au mur de la maison de campagne de Lacan qui dit à son auditoire : « si elle n'était pas chinoise, je ne l'aurais pas suspendue à ma muraille pour la simple raison qu'il n'y a qu'en Chine que la calligraphie a pris une valeur d'objet d'art. » (« L'identification », Séminaire de 1961/62 : 53, Publication interne de l'Association Lacanienne Internationale). En fait, une mère ou un père d'enfant calligraphe peut aussi dire : « si ce n'était pas la production de mon enfant, je ne lui aurais jamais donné une quelconque valeur. » Mais est-ce que ça fait de l'art pour autant ? L'enfant s'applique peut-être autant que le calligraphe chinois, mais contrairement au second, son application apparaît comme le signe de l'inaccessibilité de ces lettres. L'art est la possession de la lettre, il est tellement cette possession que, si l'artiste la manie de mille façons, c'est toujours pour mettre en valeur sa lecture. La calligraphie musulmane a fait de la non-représentation de l'image le signe de la présence du Dieu. Dieu est dans la lettre.

Quand Tania avait pris la responsabilité de lire, c'était pour tailler dans un texte dicté par sa mère et qui la réduisait à son symptôme. « Tout est, dans le champ de l'analyse, assurément dans l'efficace de la bonne coupure, nous dit Lacan, (« Problèmes cruciaux », leçon du 3 fév. 65, *Séminaire de 1964/65*, Publication interne de l'ALI). À considérer la façon dont cette coupure est faite, elle nous permet, de réécrire le texte autrement, c'est-à-dire d'être à l'écoute de notre inconscient. Cela représente à mon avis, un premier paradoxe. Car si la coupure réaménage le texte, ce réaménagement est le signe du sujet. Mais pour qu'il y ait coupure, il faut que le sujet prenne le risque d'engager sa responsabilité de lecteur. Si ce premier paradoxe est admis, cela en introduit forcément un deuxième. Si pour Tania ainsi que pour le Prophète d'ailleurs, le savoir a fait son chemin grâce à un texte établi dans un langage déjà institué, la vérité du sujet ne surgit que contre ce texte. Dire contre ce texte n'implique pas forcément son rejet pur et simple, mais la possibilité pour chaque lecteur de se l'approprier de façon qui permette à son désir de s'y déployer.

Ce que je dis là n'est pas nouveau. Lacan évoquait ce problème au moment où il venait de subir le désaveu du groupe d'analystes auquel il appartenait : « Le danger devient grand, s'il (l'analyste)... abandonne en outre son langage au bénéfice de langages

déjà institués et dont il connaît mal les compensations qu'ils offrent à l'ignorance. » (« Fonction et champ de la parole et du langage », in *Écrits*, le Seuil, 1966 : 243)

Le langage institué fonctionne comme une langue maternelle. Entendons par maternel le tableau habituel du dialogue entre la mère et l'enfant. La mère, tout en s'occupant de lui, le nourrissant, le soignant, lui adresse son jargon, sa prosodie maternelle. Elle lui donne le sein, mais aussi les signifiants de sa langue qui marquent le lien mère-enfant d'une jouissance commune au cours de laquelle l'enfant se fait l'objet de jouissance pour un autre, un être en chair et en os, sa mère, et qui incarne en même temps le grand Autre, celui qui parle à sa place et qui lui fournit les signifiants dans lesquels il parlera plus tard. Ainsi, l'enfant apprend à la fois les éléments propres à tout langage et ce quelque chose de plus qui spécifie l'histoire de l'enfant dans sa famille. L'enfant s'inscrit dans cet échange sans faire la part entre le langage qu'on lui apprend, et le désir des parents. De cette opération, l'enfant sort doublement aliéné. Il est aliéné du fait de son inscription dans le langage, toute demande a dorénavant à passer par le défilé des signifiants, et du fait d'être pris dans le désir de ses parents, désir qui reste associé à la jouissance infantile refoulée du fait même de son état de parlêtre. C'est ce que Freud appelle le « sinnliche » ou le sensuel. Ce sensuel représente en quelque sorte, le lit du langage. Lacan le formule encore plus clairement dans son concept de lalangue en un seul mot : « Lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affectés. Si on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est en ceci que les effets de lalangue, déjà là comme savoir, vont au-delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer. » (Livre XX, « Encore », Séminaire de 1972/73, Seuil, 1975 : 136)

Si j'insiste sur ce point, c'est pour proposer mon hypothèse de travail. Un discours triomphe d'autant plus qu'il revendique un savoir sur la jouissance de l'Autre. Or, cette jouissance, l'homme n'est pas sans en savoir quelque chose. Ce quelque chose a subi le destin du refoulement, la condition même de notre être de culture. Mais dire l'Autre, cela implique à la fois l'Autre comme lieu d'où nous revient notre propre message, et l'Autre incarné pour quelque temps par la figure maternelle.

Dans son séminaire de 2001-2002 consacré à Freud et à Lacan, C. Melman (non encore publié) dit que la langue maternelle est celle dans laquelle un sujet est compté Un. De ce fait, il s'inscrit dans une génération, la sienne par exemple. L'identité s'avère et se lie pour chacun à la particularité de sa langue maternelle, et ce sont les diverses langues existantes qui viennent suggérer le rapport de cette langue avec un ancêtre originaire mis en place par elle. Et le locuteur de cette langue veut de ce mythe pour continuer à appartenir. Cela me semble d'autant plus intéressant à évoquer ici que, pour parler et pour pouvoir s'entendre avec l'autre, le semblable, il ne suffit pas de partager les mêmes références à l'Autre fondateur. Il faut aussi partager l'entame de cet Autre afin de le décentrer et d'introduire par l'effet de son décentrement le manque qui est ouverture en même temps. Une opération qui aboutit à l'inscription du sujet dans l'altérité. Le langage, ai-je dit, relève de la responsabilité du parlêtre. Le sujet, pour qu'il se constitue comme tel, il faut qu'il ne soit pas tout sujet. Il est sujet du fait de sa division. Mais dire diviser cela implique qu'il n'est pas deux et que le manque introduit par cette opération de division n'a plus d'objet adéquat qui pourrait le combler. Se risquer à la parole implique cette responsabilité pour le sujet. Mais pour que le petit d'homme puisse faire ce pas, il faut que son Autre, celui qui savait pour lui, lui renvoie la responsabilité de ce savoir tout en le soutenant face à cette frustration qu'engendre la découverte que l'outil qu'on a mis à sa disposition, le langage, n'est qu'un outil imparfait qui ne cesse de produire des malentendus et des impossibles à dire.

Quand Tania prend le risque de lire, elle endosse la responsabilité du sujet, du fait qu'il y a eu quelqu'un qui a fait pour elle un pari sur ce savoir. La coupure qu'elle a opérée dans le langage maternel introduit pour elle le lieu de l'Autre en tant que trésor des signifiants, à partir du moment où sa mère a trouvé l'adresse de cet Autre en s'adressant à un psychanalyste.

La position de l'Islam n'est pas la même quand les exégètes favorisent une lecture ou la rejettent. Opter pour « ma-ana, becarë » : « je ne sais pas lire », représente à mon avis une fermeture qui ne favorise guère le débat. Tandis que le deuxième choix « Ma ana becarë ? » : « qu'ai-je à lire ? », laisse la question ouverte, et cela fait de chaque lecture une opération qui permet au croyant de concilier la foi avec l'originalité d'une lecture qui lui serait propre.

Pour conclure, je souhaite reprendre à mon compte cette invite affichée par les anciens Grecs sur l'entrée du temple d'Apollon à Delphes : « Connais-toi toi-même ». Beaucoup a été dit et écrit au sujet de cette invite. Mais celle-ci reste comme une question fondamentale qui ne cesse de nous travailler. Peut-on vraiment nous connaître nous-mêmes ? On peut y répondre par l'affirmative ou la négative, mais chaque réponse implique une position qui n'est pas sans conséquences pour le sujet.

Nous n'avons pas à faire au même sujet quand on se place sur le plan conscient ou sur le plan inconscient. Se connaître soi-même, les Grecs le posaient de manière spécifique. En pénétrant dans le temple, le savoir que ce commandement exigeait renvoyait l'homme à la question de l'altérité. La mort est la frontière qui sépare le monde des simples mortels du monde des divinités. Mais ce savoir n'est pas sans conséquences. Il exige, d'un côté, de reconnaître que l'homme est mortel et qu'aucun homme ne peut se prendre pour un dieu et de l'autre, que nul ne peut rien savoir de sa jouissance. Or chaque fois qu'un discours triomphe et brille par son manque de nuances, qu'il soit d'ordre religieux, moral, racial, scientifique, il instaure l'Autre dans le tout savoir, celui qu'avait incarné l'Autre maternel le temps de notre petite enfance. Les prédicateurs nous parlent de cette place et nous promettent cette jouissance spécifique à un Nous qui ne serait pas l'autre, le différent. Les groupes qui se constituent autour d'eux reçoivent ce savoir et la promesse de jouissance comme une passion. Lacan appelle cette passion, la passion de l'ignorance.

Notes

¹ Le parlêtre désigne pour Lacan le sujet pris dans le langage du fait même d'être parlé avant sa naissance.